

L'ENFANT DES ÎLES, OP.16

Itafy, près de Toliara, au sud-ouest de Madagascar...

Une immense plage au bord de l'Océan Indien. Il est environ 9 heures du matin. Au lointain, on entend les rouleaux impressionnants des vagues qui s'écrasent sur les récifs de corail : une résonance de cloche et de contrebasses, fortissimo mais à peine audible, et pourtant si présente, vaste, écrasante. De cette sonorité mystérieuse semble dominer une quinte extrêmement grave. Derrière moi, la « forêt des épines », impénétrable, d'où proviennent les appels et les chants étranges des rolliers terrestres et des lémuriers...

e la plage, je me tenais à l'affût d'un martin-pêcheur malachite : un splendide saphir volant que j'espérais photographier de près avec mon téléobjectif.

Sans déceler ma présence, trois enfants arrivent dans ma direction, le long de la mangrove : deux jeunes garçons portant leur filet de pêche et, loin derrière eux, une petite fille qui essaie de les rejoindre en traînant derrière elle un long filet à moitié décousu.

Sans l'attendre, les deux garçons embarquent à bord d'un petit canoë et filent vers la barrière de corail. Lorsque la petite fille arrive sur la plage, les garçons sont déjà loin sur le lagon.

Elle proteste, elle pleure et les interpelle longtemps...

De guerre lasse, elle s'accroupit sur son filet et, tout en commençant à en recoudre les mailles, elle se met à chanter, comme le font tous les enfants des Tropiques.

C'est un chant envoûtant, plus ou moins pentatonique, formé de petites phrases séparées par de longs silences : quelque chose d'indéfinissable qui rappelle certains chants de travail Bara ou Tandroy, mais qui évoque aussi du grégorien, ou quelque cantique missionnaire...

La voix est un peu rauque, mais parfois très pure ; l'intonation est libre et sauvage, mais très assurée.

L'instant est magique. Le choc émotionnel intense. Je reste caché derrière mon buisson : il est hors de question que je me manifeste, car cela gênerait à coup sûr cet état de grâce exceptionnel.

Comment décrire la simplicité, l'humilité de ce chant, mais aussi la pauvreté évidente de cette petite fille en haillons, déjà voûtée sur son filet comme elle le sera toute sa vie de femme, pour servir... et tout cela dans un environnement d'une beauté dont je me demande encore où est la différence avec le Paradis...

Fébrilement, je note ces bribes de chant dont la dimension intemporelle ne m'a pas échappé mais, simultanément, en surimpression, se construit en moi-même un thème plus vaste et plus ouvragé, articulé toutefois sur ce chant originel.

Plusieurs mois de travail seront ensuite nécessaires pour parvenir à la configuration définitive de ce thème générateur qui sera destiné au premier violon solo de l'orchestre.

C'est toujours ainsi que j'ai procédé, en Afrique ou ailleurs sous les Tropiques, et cela par pur instinct, lorsqu'un motif musical – d'origine humaine ou non – entendu dans un site féérique, est étroitement associé à un choc affectif. En effet, chacune de mes œuvres part d'un ou de plusieurs éléments thématiques très simples et modestes qui déclenchent et en

fertilisent la composition. À ce stade initial mais essentiel de mon travail, il n'y a pas de place pour le discours intellectuel ou la spéculation. Cela vient plus tard, lorsqu'il faut construire l'œuvre.

En attendant, il fallait d'abord bâtir la trame de ce qui serait un poème symphonique, c'est-à-dire au fond, pour ce qui me concerne, une histoire qui ne peut pas être dite avec des mots.

De retour en France, je me plonge dans la littérature poétique malgache, à la recherche d'un texte qui corresponde au plus près à ce que j'ai vécu sur place, et j'ai rapidement compris que Jean-Joseph Rabearivelo était le poète de la situation.

... sur un poème de Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937)

Jean-Joseph Rabearivelo est le plus célèbre écrivain malgache de la première moitié du XX^e siècle. Il se forme dans la société martyrisée par la conquête coloniale française, qui fut particulièrement sévère sur l'« Île rouge ». Écarté très tôt du système scolaire, il est contraint de pratiquer de petits métiers, mais sa vocation de poète, très précoce, est encouragée, puis reconnue à distance par de nombreux auteurs français, même si la plupart d'entre eux le présenteront d'abord comme une « réussite coloniale » greffée sur le vieux fonds de la culture malgache ». Dans ses œuvres s'exprime le malaise d'un être divisé entre son attachement à la grandeur du passé de Madagascar et son ouverture aux souffles venant d'Europe. Dépossédé de lui-même, déraciné, exilé en son propre pays, déchiré parce qu'il voulait être en même temps malgache et français, comprenant que nulle part il ne pourrait être complètement lui-même, il met fin à ses jours le 22 juin 1937, à l'âge de 36 ans.

Ses deux ouvrages majeurs, *Presque-songes* et *Traduit de la nuit*, furent publiés quelques années avant sa mort. L'omniprésence de l'enfant dans l'œuvre de RABEARIVELLO révèle ses obsessions et éclaire son imaginaire. L'enfant manque d'assurance. Même la Nature, dont il exprime l'harmonie grâce à une sorte de pouvoir d'intégration magique, peut lui tendre des pièges et l'affaiblir. Ses difficultés à s'adapter au monde des adultes sont des épreuves qui lui permettent cependant d'écouter le monde et d'en déceler les mystères et les secrets réservés aux seuls initiés.

L'« enfant des îles », précoce, semble détenir une sagesse inhabituelle. Il parvient à faire corps avec la Nature, mais aussi à dominer le Temps. Il est l'interlocuteur privilégié du vieillard : il établit un pont entre le passé, le présent et l'avenir, entre les générations qui, souvent, dialoguent difficilement.

Par l'intermédiaire de l'enfant, l'auteur rêve d'un avenir meilleur, fondé sur l'instruction, sur le lien avec les « vieux », qui sont les gardiens de la sagesse ancestrale, mais aussi sur l'amour, le mutuel respect et la complémentarité effective entre l'homme du terroir et l'étranger.

Commencé au sud de Madagascar, à Itafy et à Bérenty, en pays Bara, Tandroy et Tanosy, *L'Enfant des Îles* s'articule en grande partie sur le 6^e texte du recueil *Presque-songes*, intitulé : « Fièvre des îles¹ ».

Jean-Louis Florentz, Boulogne, 14 avril 2001

¹ Édition Hatier, Paris, 1990, collection : Littérature Francophone.

FIÈVRE DES ÎLES

Le Soleil s'est brisé sur ta tête
pour que tu sentes ses éclats s'enfoncer
dans l'arbre qui soutient ton dos,
puis vriller à sec dans les branches de ton corps ?
Ton crâne est un énorme fruit vert que mûrit
la canicule de tous les Tropiques –
de tous les Tropiques, mais sans la fraîcheur
de leurs palmiers ni de leur brise marine !

Ta gorge est sèche, tes yeux s'enflamment ;
et voici que tu vois, au-delà de ce que voient les hommes
tous les Tropiques :
voici des makis² parés comme des mariés ;
leurs quatre mains sont chargées de régime de bananes
et chargées de fleurs jamais vues par ceux qui ne sont pas des gens de la forêt,
et, parmi leur voix heureuse de se baigner au soleil,
voici tout le tumulte des cascades.

Mais, simultanément,
est-ce la glace de la terre qui t'appelle
qui déjà t'enveloppe tout entier,
pour que tu sentes ce frisson à travers tout ton être,
et pour que tu sembles vouloir te cacher sous les nuages du ciel
et sous toutes les feuilles des sylves insulaires,
et sous toutes leurs lourdes brumes,
et sous les dernières pluies au parfum de lait brûlé.

Scelle fortement tes lèvres afin que n'en sorte
aucune des choses que tu vois,
mais que ne voient pas les autres !
Que te berce cet écho qui s'amplifie
dans tes oreilles,
lesquelles sont devenues deux coquillages jumeaux
où palpète la mer qui t'entoure,
ô jeune enfant des îles !

(« *Presque-Songes* », poème n°6. 1934)

² Mamifères lémuriniens de Madagascar